



bresson, peintre inflammable

Texte Cecile Daumas / Photo David Balicki

Exposé à la Fiac à la fin du mois, cet homme de 28 ans produit des toiles presque trop réalistes pour être vraies. Décomplexé, Guillaume Bresson joue du clair-obscur sur des scènes urbaines plus ou moins angoissantes. Rencontre avec un artiste en pleine ascension.

Il a mis trois ans à peindre son premier tableau. Une scène d'émeute urbaine au pied d'une HLM, corps statufiés dans un théâtral clair-obscur, foule cédant à la panique à la manière de Nicolas Poussin. Vertige de l'anachronisme, les bandes de survêtement prennent le pli d'un drapé à la Léonard de Vinci. Il ne faut pas se fier à la réalité de Guillaume Bresson, jeune peintre de 28 ans exposé à la Fiac fin octobre. Dans le monde très abstrait de l'art contemporain, sa peinture figurative detonne, le réalisme de ses toiles intrigue ou agace. « Guillaume Bresson est toujours sur le fil du rasoir », dit Alexandra Fau, commissaire d'exposition. Avec lui, on ne sait plus où on est. Dans une hyperréalité ou dans la fiction. »

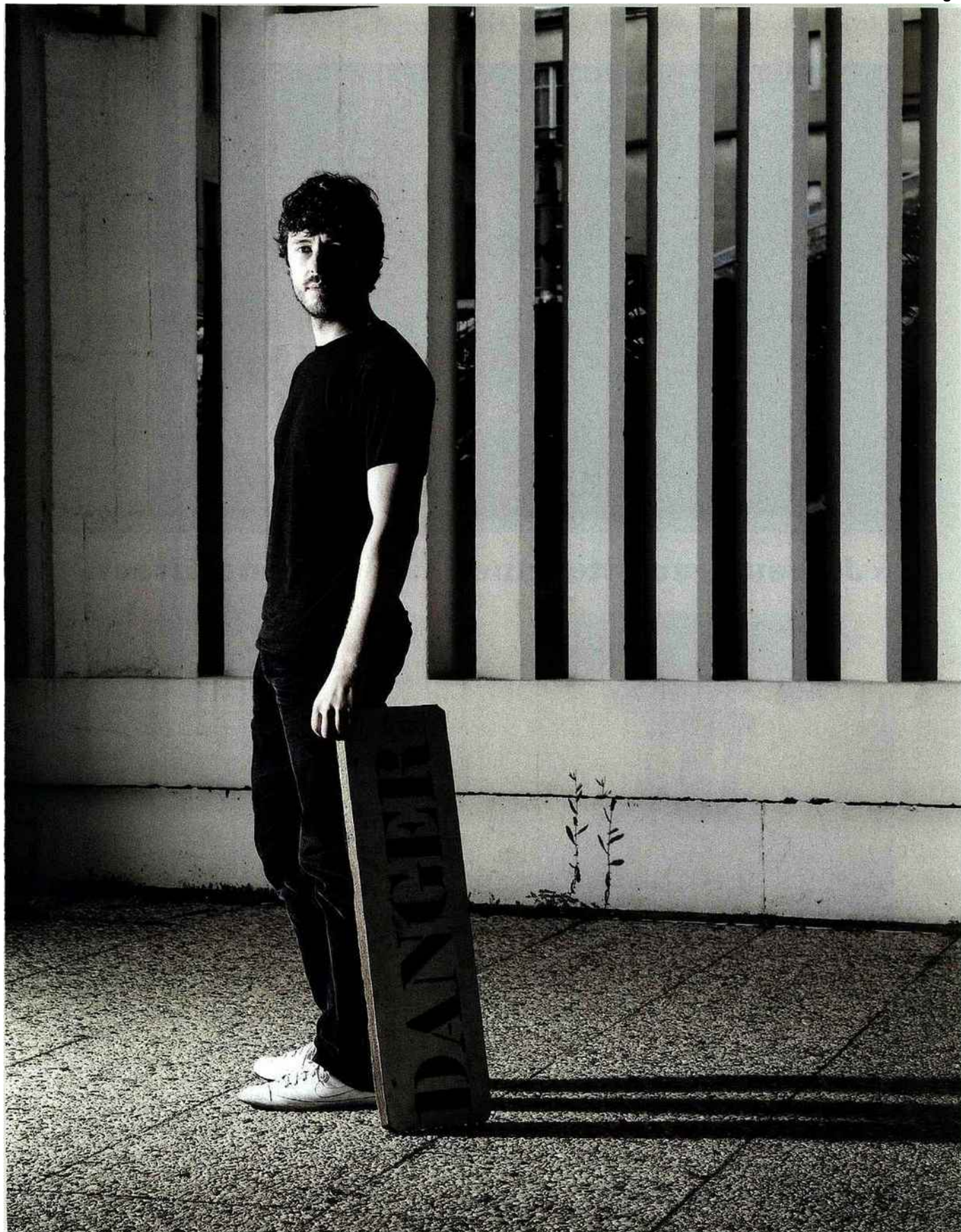
Il y a trois ans, il était encore étudiant aux Beaux-Arts de Paris. 2010 signe son eclosion sur la scène de l'art contemporain. Exposition personnelle chez Nathalie Obadia, galeriste influente de la capitale. Œuvres sélectionnées à Dynasty, manifestation présentant cet été la jeune création au musée d'Art moderne de la ville de Paris et au Palais de Tokyo. Prix Sciences Po pour l'art contemporain reçu en mai.

Jeune garçon en discret chandail, Guillaume Bresson s'est laissé happer par la grande lessiveuse du marché de l'art. Nouveau talent – à confirmer – sur lequel on mise déjà. Ses grands formats, représentant notamment des parkings souterrains désolés où s'affrontent des corps magnifiés, se sont tous vendus. Ses moyens formats aussi. Plus rien en stock. « Nous avons une liste d'attente d'acheteurs », précise Nathalie Obadia. Cette ascension-éclair ne semble pas tourner la tête de l'artiste. Il nous reçoit dans un atelier de Belleville à Paris, prête par une amie. Pantalon de velours bleu sur baskets blanches, fine barbe sur visage pâle, yeux

bleus délavés. « Désolé, je n'ai pas d'atelier personnel en ce moment. » Une expo l'attend en novembre à Moscou dans le cadre de l'année France-Russie. Il aimerait souffler, partir en résidence au Maroc, visiter New York, se ressourcer. « J'ai besoin de réfléchir, dit-il. Ces dernières années, j'ai passé mon temps à travailler. » Quitte à en tomber malade. Pour sa première exposition personnelle à Berlin, il peint jusqu'à 22 h sur 24 h. Finit à temps ces grands formats qui peuvent lui demander plusieurs mois d'exécution. Il s'intoxique à la peinture, perd 8 kilos. « J'ai viré au blanc violace », dit-il aujourd'hui, amusé. Sans attache artistique, il est parti de rien. Adolescence à Toulouse, dans le quartier de Rangueil, pavillons et cites. « pas trop difficiles ». Parents divorcés, père à la campagne, sa mère vient s'y installer quelque temps. Il devient grapheur, la rue, les trains, les copains. Très vite, il éprouve la nécessité de savoir dessiner. « Apprendre la structure du dessin, la morphologie des corps », dit-il. À l'école des Beaux-arts à Paris où il est reçu en 2001, son projet artistique dérange. Loin de l'abstraction, il ne livre ni vidéo ni photo, les références esthétiques du moment. Il veut apprendre à dessiner, on l'incite à conceptualiser une œuvre. Conflit avec les profs, il se débrouille seul, se tourne vers la sculpture pour appréhender le dessin. Apprentissage traditionnel, le modèle pose sur une sellette, les élèves tournent autour. « Tous les matins pendant six ans, j'ai suivi les cours du sculpteur Jean-François Duffau, assistant de César. J'ai appris à dégager une structure, le squelette. »

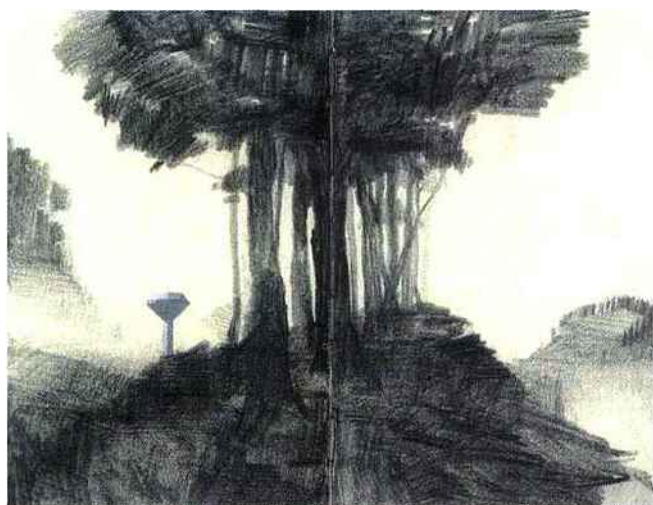
LE MODE OPÉRATEUR

Il cherche aussi une technique, un mode opératoire pour retranscrire sur la toile jusqu'à cinquante personnages. Dans les méandres de l'histoire de l'art, il tombe en arrêt sur la Renaissance, la rationalité d'un esprit. Particulièrement Alberti, peintre-architecte-théoricien. Il ne s'agit pas de recopier un style mais d'emprunter une méthode. « En peinture, il est facile d'être sentimental, remarque-t-il. Je recherche, au contraire, un certain minimalisme. Je veux raconter une histoire sans affect ni sentiment. » Son travail ne s'accompagne pas de bla-bla théorique, il opère à la manière d'un mathématicien. « Un point, une ligne, un plan, un corps, une histoire », résume-t-il.





« Je veux raconter une histoire sans affect. »



► Son processus créatif est lent, quasi-maniaque dans le détail. D'abord, le croquis au crayon ou à l'encre de Chine. « Une idée, une notation, un mouvement, dans des carnets », dit-il. Puis, il photographie des modèles qu'il met en scène. Pour ses fresques urbaines, ses amis de Ranguel prennent la pose. Il va jusqu'à choisir leurs tenues. « Les bandes blanches Adidas prennent parfaitement la lumière, note-t-il. Dans un vêtement, je recherche le pli naturel, celui que forme la gravité des tissus. » De ces tableaux vivants, il extrait des images, qu'il compose et recompose sur ordinateur : la tête de l'un, le corps de l'autre, le geste d'un troisième. Un décor piqué sur le web. Dans son atelier provisoire rangé au cordeau – son ordinateur, ses photos, sa toile –, il commence seulement à peindre à partir de ce photomontage élaboré patiemment. « Une réalité idéalisée », dit-il.

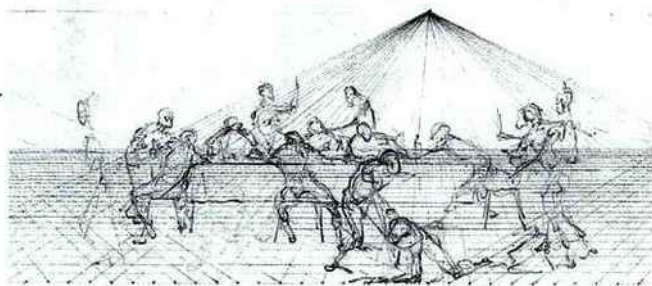
SUBLIMER LE RÉEL

En soi, le réel n'intéresse pas vraiment Bresson. Il veut, au contraire, le mettre à distance ou le sublimer. Comme ces scènes de violence urbaine peintes comme des mythologies contemporaines, combats antiques anachroniques bien trop réels pour être vrais. Oscillant entre une peinture théâtrale à la manière des classiques et un minimalisme assumé, presque austère, sévère, il ne prend pas de gant avec l'héritage. « Il pratique une peinture décomplexée au regard de l'histoire de l'art, souligne Alexandra Fau. Il convoque sans dissociation le clair-obscur du Caravage, le romantisme noir de Géricault dont la monochromie exacerbe la violence des corps à corps. » Ambiguïté de l'image, malgré la facture ultra-figurative de sa peinture, et façon d'interroger le monde. « Son œuvre assume pleinement son anachronisme avec la société contemporaine, poursuit la commissaire d'exposition, comme si ce décalage s'imposait pour saisir pleinement l'essence de son époque. » Complaisant, racoleur, académique, jugent ceux qui trouvent facile la référence à la violence des rues. Guillaume Bresson précise : « Je ne fais pas de peinture historique. Mes œuvres n'ont pas de nom. » Déjà, il est passé à autre chose. Ses derniers tableaux, petits formats exposés en diptyque, évoquent un monde végétal dévorant une architecture moderniste délabrée. Un « paysage idéal », dit-il. ●



fiac 2010, 37^{eme} édition

La Fiac se tient du 21 au 24 octobre a Paris. Trois lieux d'exposition Grand Palais, Cour carree du Louvre et au Jardin des Tuileries. 195 galleries, 3500 artistes presentes. Cette semaine-la, le celebre marchand d'art americain, Larry Gagosian, inaugurerá son espace parisien. www.fiac.com



GUILLAUME BRESSON

Ci-dessus, sans titre huile sur toile, 164x170cm 2010
Ci-contre, etude preparatoire

Page de gauche, en haut, sans titre huile sur toile 170x300cm, 2008.
Au centre, croquis pour sa production actuelle